

ITINÉRAIRES DE DÉCOUVERTES

LA VIA DOMITIA

**DÉCOUVERTE D'UNE VOIE ANTIQUE
DES PYRÉNÉES AUX ALPES**

TEXTE **PIERRE A. CLÉMENT** PRÉFACE **MARC DUMAS**



GOLFE DU LION

0 10 20 km



Sommaire

Préface - 7

La Via Domitia dans l'Histoire - 10

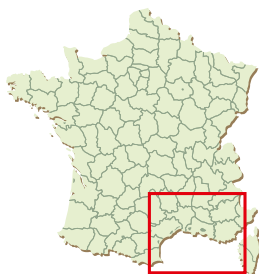
Les voies romaines - 12

La légende d'Héraklès - 16

La Via et les historiens - 22

Les itinéraires - 28

1. De Caldas de Malavella à Panissars - 31
2. De Panissars à Château-Roussillon - 36
3. De Château-Roussillon à Narbonne - 42
4. De Narbonne à Béziers - 46
5. De Béziers à Saint-Thibéry - 52
6. De Saint-Thibéry à *Forum Domitii* - 55
7. De *Forum Domitii* à Castelnau-le-Lez - 60
8. De Castelnau-le-Lez à *Ambrussum* - 63
9. D'*Ambrussum* à Nîmes - 68
10. De Nîmes à *Ernaginum* - 74
11. D'*Ernaginum* à Cavaillon - 81
12. De Cavaillon à Apt - 88
13. D'Apt à Sisteron - 93
14. De Sisteron à Embrun - 102
15. D'Embrun à Mont-Genèvre - 107
16. De Mont-Genèvre à Suse - 111







Les itinéraires



(218 av. J.-C.), un oppidum était juché sur le promontoire aux fortes pentes qui dominait le confluent du riu Onyar et du riu Galligants. La plate-forme sommitale, occupée aujourd'hui par les pans des murailles que les sapeurs de Napoléon I^{er} ont démantelés à la poudre, représente le site caractéristique des cultes de hauteur. Cette hypothèse est confortée par l'allée de micocouliers, l'arbre des temples sacrés, qui permet d'y accéder.

L'ancienneté de l'oppidum est attestée par la courtine méridionale de l'enceinte primitive. Ses assises inférieures offrent encore un appareil cyclopéen que l'on peut attribuer soit aux Ibères, soit aux Grecs d'Amfúrias.

Le même type de blocs volumineux est repérable aux piédroits de la porte Ruffino (place Saint-Dominique) et de la porte appelée Sobreportes par lesquelles on rentrait et sortait de la ville préromaine. On peut en déduire que ces deux ouvertures dans la muraille donnaient passage à la voie Hérakléenne. Celle-ci arrivait du côté sud selon l'itinéraire repris par la rue actuelle dite du Portal Nou. Avec la construction de la *Via Augusta*, l'entrée sud se fit plus bas par le portail del Correu Vell (le vieux fossé).

La voie romaine arrivant de Palau Sacosta paraît avoir été pérennisée par la carrer dels Ciutadans qui longe le cimetière paléochrétien exhumé sous l'ancien hôtel des Italiens et la carrer

Centre ville de Gérone.

où l'on a retrouvé les deux miliaires exposés aujourd'hui à San Pere de Galligants. La *Via Augusta* entre ensuite dans Gérone dont elle a fixé l'axe nord-sud depuis plus de deux mille ans.

GÉRONE/GERUNDA

L'antique *Gerunda* peut se vanter d'être l'une des plus vieilles villes d'Europe dont le centre soit toujours resté au même emplacement. Bien avant l'arrivée des Romains

A droite, ci-dessous

L'entrée nord de l'oppidum de Gérone par la sobreportes (porte soubeirane).

© Pierre-Albert Clément

Ci-dessous

Détail de la tour de flanquement du XII^e siècle avec son décor polychrome.

© Pierre-Albert Clément



La réutilisation des milliaires

Le Museu d'Arqueologia de Catalunya, qui s'est installé à l'intérieur de l'abbatiale et du cloître de San Pere de Galligants, présente trois milliaires d'un intérêt majeur. Deux d'entre eux proviennent de Palau Sacosta.

Le plus ancien, daté du règne de Tibère (14-37 apr. J.-C.), est taillé dans un bloc de calcaire coquillier. On peut y lire le chiffre de XLVIII qui correspond à la distance par rapport au Summum Pyrenaeum. Alors que dans la Narbonnaise on dressait une nouvelle borne pour célébrer l'empereur qui finançait les réparations de la voie, en Hispanie on se contentait d'ajouter son nom et ses titres sur la même pierre. Cette coutume locale explique qu'au-dessous de l'inscription de Tibère figure une inscription en l'honneur de Constantin Ier et de Licinius, fils de Licinius, qui ont corégné entre 317 et 324.

De même, le second milliaire de Palau Sacosta est dédié à la fois à Constantin (306-337) et à Théodose (379-395).

La troisième borne, celle qui a été retrouvée à Sarria de Ter, à 4 kilomètres au nord de Gérone, témoigne des travaux effectués par Julius Verus Maximin (235-238). Elle porte une dédicace significative : « Vias et pontes tempore vetustatis conlapsos restituerunt. » (Par lui ont été refaits les voies et les ponts disparus à cause de leur vétusté.)

On retrouve là le soin qu'ont toujours eu les gouvernants de maintenir la viabilité du réseau de communication.

Peralta balisée par une nécropole du Haut-Empire.

Le segment rectiligne de la *Via Augusta* compris entre le Correu Vell et la Sobreportes, c'est-à-dire la partie du trajet à l'intérieur des murailles primitives, a reçu au Moyen Âge le nom de carrer de la Força. Ce nom correspond aux centaines de lieux-dits « le Fort de la Septimanie », où ils désignent là aussi non pas un château fort mais une enceinte protégée par un rempart continu.

Après que Charlemagne eut chassé les musulmans en 785, Gérone retrouva son rôle de chef-lieu d'un très riche diocèse. Elle devint la ville la mieux nantie en édifices romans sur la totalité de l'itinéraire antique allant de Cadix jusqu'à Brindisi.

La **cathédrale**, dédiée à sainte Marie, est surtout célèbre par son escalier monumental de quatre-vingt-dix marches qui permet d'y accéder depuis la carrer de la Força. Sa construction ne remonte qu'au XVIII^e siècle, époque à laquelle Notre-Dame de Gérone a connu la dernière campagne de travaux qui n'ont laissé subsister que le cloître et

la tour de Charlemagne datables du XII^e siècle.

L'abside de la cathédrale serait bâtie à l'emplacement d'un temple païen préromain. Là aussi, le mico-coulier était présent car la place jouxtant le palais épiscopal reste encore appelée *plaça dels Lledoners*, *lledoner* ou *lladoner* étant le nom catalan de cet arbre aux vertus magiques.

Le cloître trapézoïdal de Notre-Dame reste intégralement conservé. La galerie méridionale offre une remarquable série de chapiteaux inspirés de la Genèse et du Nouveau Testament. Des frises très originales décorent les piliers. On y voit en particulier des tailleurs de pierre au travail et des bergers conduisant leurs moutons à l'abreuvoir.

Gérone, cloître de la cathédrale Notre-Dame.

© Pierre-Albert Clément



Le Vidourle à l'étiage avec ses nénuphars. La construction de ce pont qui s'est substitué à un gué prégallois paraît remonter à l'amorce du 1^{er} siècle apr. J.-C., peut-être précisément à l'époque où l'empereur Auguste avait entrepris de réaménager la Via Domitia (2 et 1 av. J.-C.).

© Henry Ayglon



Le pont d'Ambrussum

Le franchissement d'un fleuve aussi caractériel que le Vidourle avait nécessité la conception d'un ouvrage largement dimensionné. En cas de débordement, il fallait non seulement enjamber le cours d'eau lui-même mais aussi traverser sans s'embourber les terres de la rive gauche qui servaient de bassin d'expansion pour l'étalement des crues d'équinoxe.

Des fouilles sur la rive gauche et des prospections géophysiques sur la rive droite ont permis de conclure que le pont d'Ambrussum, long de 180 mètres, comportait onze arches reposant sur dix piles et deux culées. Du côté de l'oppidum, la rampe d'accès était quasiment horizontale car le tablier de la culée occidentale venait à hauteur de la voie pavée qui conduit encore vers le cœur de la ville antique. L'arche 1 s'appuyait sur la culée et sur la pile a et l'arche 2 s'appuyait sur les piles a et b qui étaient directement ancrées, comme la culée, sur le socle rocheux du site d'Ambrussum. L'arche 3 repose sur la pile b et sur la pile c. Cette dernière est construite comme les piles d, e et f dans le lit même du Vidourle dont les sols sont plus fuyants. Les ingénieurs romains avaient donc arrimé les quatre éléments porteurs (piles c, d, e, f) dans des coffrages en bois qui étaient fixés au fond du fleuve par des pieux profondément implantés.

La pile c émerge encore jusqu'à hauteur de la corniche en demi-rond qui souligne l'imposte de la voûte.

L'arche 4 a perduré jusqu'à ce que la vidourlade sauvage de septembre 1933 en descelle les pierres et les précipite dans le lit du fleuve. L'arche 5, récemment consolidée, demeure le dernier témoin de la splendeur passée du pont d'Ambrussum. Avec sa hauteur de 7 mètres par rapport à l'étiage, et son ouverture de 10 mètres, elle apparaît comme légèrement plus grande que ses collatérales disparues. Les piles d et e qui la supportent ont conservé leur avant-corps



triangulaire, tandis que les deux écoinçons sauvegardés sont percés chacun d'un dégorgeoir rectangulaire.

On remarque également les trois paires de corbeaux qui ont été utilisés pour recevoir les cintres de pose au moment de la construction de la voûte. L'extrados des voussoirs de cette arche offre deux profondes ornières parallèles qui confirment que le pont ne comportait qu'une seule voie et qu'il était impossible de s'y croiser. D'autre part, la présence de ces ornières implique que les chars ont continué à emprunter le pont bien après que l'on a cessé d'entretenir le pavage et la bande de roulement.

L'arche 6 existait encore au milieu du ^{xviii} siècle lorsque le savant avocat nîmois, Anne de Rulman, fit exécuter un dessin du pont. En basses eaux, on voit encore la base de la pile f. L'arche 7 reposait sur cette pile f et sur la pile g. Cette dernière ainsi que les piles h, i et j s'appuyaient sur la terrasse alluviale de la rive droite. La hauteur des arches 8, 9, 10 et 11 allait en décroissant pour offrir une rampe d'accès en plan incliné.

En 1983, une équipe d'archéologues dirigée par Jean-Claude Bessac et Jean-Luc Fiches a procédé au treuillage des éléments provenant de l'écroulement de l'arche 4. Ces moellons en grand appareil ont été empilés sur la rive gauche dans l'attente d'une hypothétique restitution de la voûte entre les piles c et d. On peut remarquer en particulier :

- les trous latéraux dans lesquels on introduisait la pince, dite de carrier, qui permettait de faire glisser le bloc jusqu'à l'emplacement prévu ;
- les mortaises latérales en queue d'aronde qui au moment de la pose recevaient des tenons en bois ou des scellements en plomb liant les pierres entre elles ;
- les trous percés au milieu de la face supérieure dans lesquels on introduisait la pince autoserrante de l'engin de manutention appelé la louve.

Ci-dessus

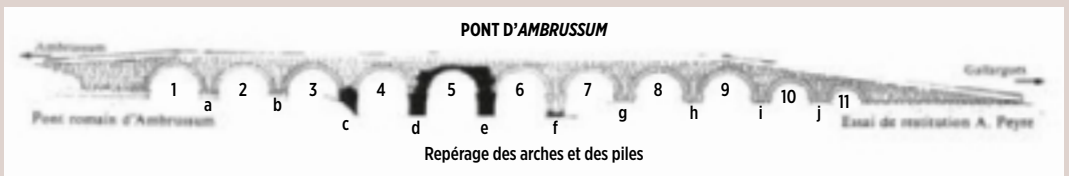
Le départ de la voûte de l'arche 4 avec la bande de roulement constituée par des galets noyés dans du mortier.

© Pierre-Albert Clément

À gauche, ci-dessus

Les blocs de grand appareil retirés du lit de la rivière : en attente d'être remis en place pour la restitution de l'arche 4.

© Pierre-Albert Clément





Arles/Arelate

Vue extérieure des arènes.

© Jacques Debru

La ville romaine d'Arelate a dû sa prospérité à ses équipements portuaires et à ses chantiers de constructions navales. Déjà florissante dans l'orbite de la Marseille grecque, elle s'est épanouie sous Jules César avec l'installation en 46 av. J.-C. des vétérans de la sixième légion. Un tout petit peu plus grand qu'à Nîmes avec ses axes de 136 mètres et de 108 mètres, l'amphithéâtre a conservé ses deux niveaux d'arcades, ajourés chacun de soixante ouvertures en plein cintre. Les gradins entourent une arène elliptique creusée dans le rocher. Légèrement plus au sud, le théâtre antique, conçu à l'origine pour recevoir douze mille spectateurs, continue à accueillir le public pendant la saison d'été, mais sa capacité a diminué de moitié.

A l'extrémité de la rue de l'Hôtel-de-Ville, l'ancien cardo, on peut visiter les thermes romains, dits de Constantin, en hommage à l'empereur (306-337) qui résida en Arles à plusieurs reprises. Le forum était situé au carrefour du cardo et du decumanus, ce dernier étant pérennisé

Cloître Saint-Trophime.

© Henry Ayglon



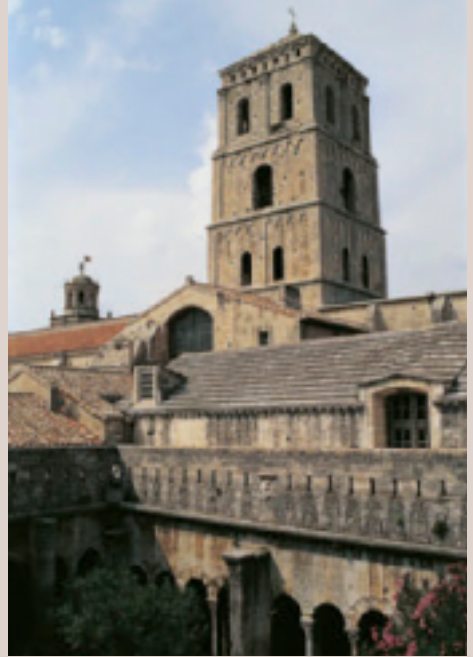
Eglise Saint-Trophime.

© Ville d'Arles

par la rue Nicolai. Si tous les édifices marqueurs ont disparu, l'emplacement précis du forum est repérable grâce aux crypto-portiques au plan en U dont les galeries voûtées en berceau auraient eu pour fonction première d'étayer les fondations de l'ensemble monumental. Par la suite, ces sous-sols jouèrent le rôle de réserves pour les denrées alimentaires, comme les horrea de Narbonne.

Promu chef-lieu de diocèse vers 254 apr. J.-C., puis en 417 métropole de quatre provinces découpées dans la Narbonnaise, Arles se présente comme une véritable capitale religieuse de la France méridionale. Le patrimoine religieux de l'Arles médiévale apparaît comme le reflet du rayonnement de ce pôle de la chrétienté où se côtoyaient depuis l'époque tardo-romaine les archevêques et les abbés de riches monastères.

La primatiale Saint-Trophime en représente le plus brillant exemple. Après avoir engendré son propre pèlerinage aux reliques de son fondateur, elle est devenue au ^{xii}^e siècle la tête de ligne d'un des chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle. L'afflux incessant des fidèles explique à la fois la magnificence du portail et de ses sculptures, la hauteur exceptionnelle de la nef (20 mètres), la profusion de chapiteaux historiés dans les galeries est et nord du cloître ainsi que l'impressionnante tour-clocher symbolisant l'omnipotence du métropolitain d'Arles. L'abbatiale Saint-Honorat des Alyscamps a succédé à une église dédiée à saint Genest, le martyr décapité à Trinquetaille. Le cul-de-four de l'abside centrale est soutenu de quatre bandes plates selon un modèle toujours visible en Arles aux thermes de Constantin. La tour-lanterne érigée au-dessus de la croisée du transept veillait sur l'immense nécropole qui fut elle aussi un lieu de pèlerinage.



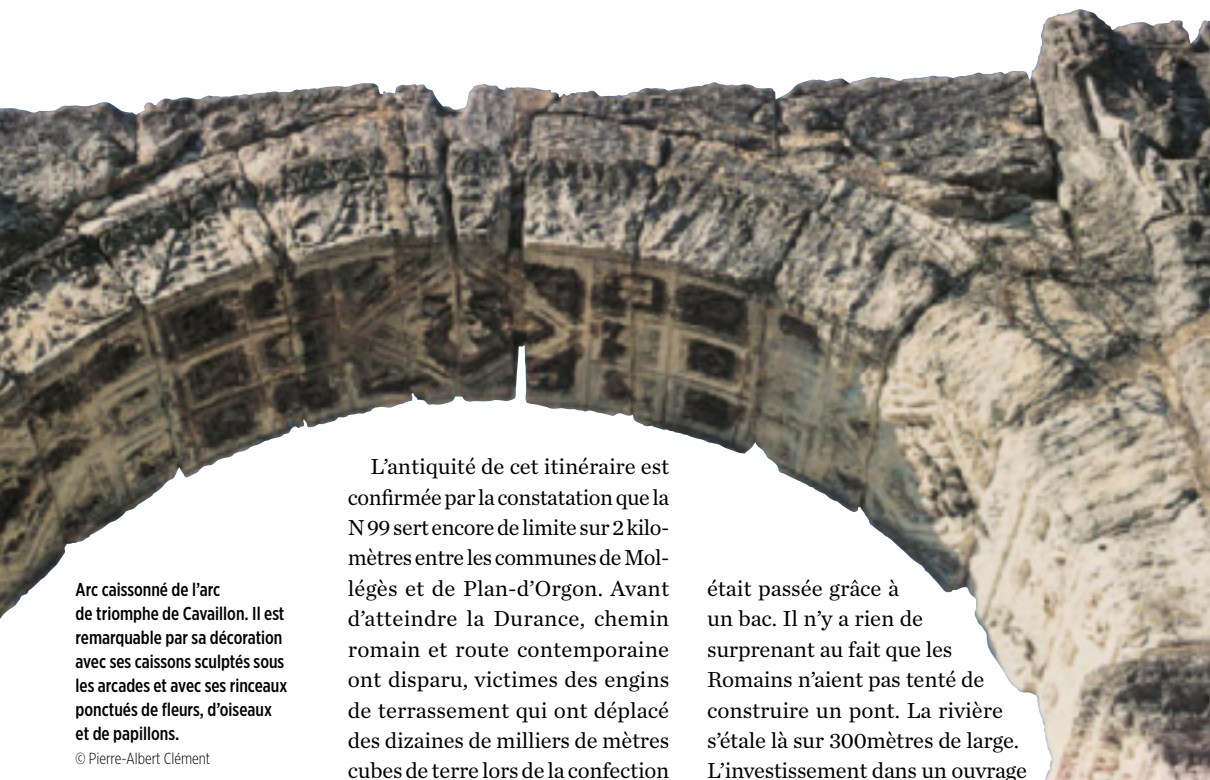
On retrouve, non loin de là, une abside identique à l'église Saint-Jean de Moustier qui desservait un couvent fondé par saint Césaire, un autre martyr arlésien.

Une abbaye bénédictine placée sous la dédicace de Notre-Dame occupe la butte calcaire de Montmajour 5 kilomètres à l'est d'Arles. Malgré son environnement de marais, elle accueillait la foule des pèlerins pour la Croix de Mai (3 mai). Elle a conservé une église haute avec crypte, un cloître en partie roman, une autre église dédiée à saint Pierre, taillée dans le flanc sud du rocher, une chapelle à plan centré quadrifolié où étaient honorées les reliques de la sainte Croix et une tour-refuge à mâchicoulis qui rappelle les droits seigneuriaux des abbés.



La nécropole des Alyscamps et son allée de sarcophages.

© Henry Ayglon



Arc caissonné de l'arc de triomphe de Cavaillon. Il est remarquable par sa décoration avec ses caissons sculptés sous les arcades et avec ses rinceaux ponctués de fleurs, d'oiseaux et de papillons.

© Pierre-Albert Clément

Arc de triomphe romain à quatre entrées remonté place du Clos.

© Pierre-Albert Clément



L'antiquité de cet itinéraire est confirmée par la constatation que la N 99 sert encore de limite sur 2 kilomètres entre les communes de Molégès et de Plan-d'Orgon. Avant d'atteindre la Durance, chemin romain et route contemporaine ont disparu, victimes des engins de terrassement qui ont déplacé des dizaines de milliers de mètres cubes de terre lors de la confection des remblais de l'autoroute A 9 et de la ligne TGV Méditerranée.

Dans sa *Géographie* (IV, 1,11), Strabon mentionne que la Durance

était passée grâce à un bac. Il n'y a rien de surprenant au fait que les Romains n'aient pas tenté de construire un pont. La rivière s'étale là sur 300 mètres de large. L'investissement dans un ouvrage d'art aurait été très onéreux, alors qu'en période de basses eaux, cavaliers et muletiers pouvaient traverser à gué. On localise l'embarcadere sud au site de Capeau et l'embarcadere nord au quartier poétiquement appelé le « Temps perdu », peut-être parce qu'il fallait y patienter plusieurs jours lorsque la Durance était en crue. C'est d'ailleurs l'aménagement de la voie Domitienne qui a certainement incité les habitants de l'oppidum cavare perché sur la colline Saint-Jacques à venir s'établir tout au long de la route romaine. Les profits tirés du trafic des marchandises et de l'hébergement des voyageurs expliquent que l'agglomération se soit développée de part et d'autre de la *Via Domitia* utilisée comme *cardo*. Cet axe millénaire nous est parvenu sous l'appellation médiévale de « Grand-Rue ».



Les nombreux tombeaux et mausolées de l'époque impériale qui jalonnent la voie antique à la sortie nord attestent l'authenticité de ce tracé.

CAVAILLON/CABELLIO

L'activité économique de *Cabellio* ressort également de ses fonctions de port fluvial et de ville frontalière à la limite de l'ethnie celte des Cavares et de l'ethnie celto-ligure des Salyens. Sous le Haut-Empire, le territoire des Cavares fut subdivisé en trois *civitates*, Avignon, Orange et Cavaillon. Ces trois villes devinrent chefs-lieux de diocèses vers la fin du IV^e siècle apr. J.-C., ce qui explique la prospérité de *Cabellio* au haut Moyen Âge.

De la ville romaine il ne reste plus qu'un arc de triomphe à quatre entrées que l'on suppose avoir été édifié au début de notre ère, au croisement du *cardo* et du *decumanus*, c'est-à-dire au centre du forum. Démonté sous Napoléon I^{er} parce qu'il paralysait la circulation dans la Grand-Rue, il a été remonté partiellement sur la place du Clos pendant les années 1880. Ces motifs ornementaux paraissent avoir inspiré les compagnons qui ont participé au chantier de la cathédrale Notre-Dame et de son cloître dans la seconde moitié du XII^e siècle.

L'entablement à l'antique des murs extérieurs de la nef confirme



cette hypothèse. Au nord la frise est faite de panneaux juxtaposés offrant des thèmes très éclectiques tels que feuillages et animaux ou encore une Eve au serpent et un joueur de flûte. Au sud, au-dessus du cloître, un large bandeau d'acanthes atteste du savoir-faire des intervenants.

Les modèles romains ont aussi influencé l'ordonnancement de l'abside pentagonale qui n'est pas sans rappeler Saint-Jacques de Béziers. Ce chevet est scandé de cinq grandes arcades aveugles séparées par des demi-colonnes engagées qui se terminent par des chapiteaux corinthiens. La corniche en avancée repose sur des modillons antiquisants.

La tour-clocher fondée sur la croisée du transept comporte un premier étage octogonal dont les demi-colonnes sont identiques à celles de l'abside. Au-dessus, on remarque un attique visiblement imité du couronnement de l'amphithéâtre d'Arles. Les témoins de l'Antiquité retrouvés à l'occasion de fouilles sont exposés au Musée lapidaire qui occupe l'ancienne chapelle de l'hôtel-Dieu.

Abside pentagonale de la cathédrale Notre-Dame de Cavaillon.

© Pierre-Albert Clément

**À gauche
Décor d'oves
et de rais de cœur.**

© Pierre-Albert Clément



**Détail des sculptures
du portail.** © Pierre-Albert Clément

En haut à droite
**La tour maîtresse du XII^e siècle
appelée Tour brune.**
© Pierre-Albert Clément



retombent sur des colonnettes de marbre rose de Guillestre. L'abside et les absidioles sont décorées d'arcatures aveugles s'appuyant sur des modillons qui ont été sculptés avec beaucoup de verve.

Le palais épiscopal qui domine la ville était protégé par une tour maîtresse du XII^e siècle, la tour Brune. Le Moyen Âge a également doté Embrun des pittoresques maisons à encorbellement de la rue Caffé.



Le portail et son appareil polychrome. © Pierre-Albert Clément



D'Embrun à Mont-Genève

À la sortie d'Embrun, le lieu-dit *Pontfrache* – le pont rompu – rappelle qu'à l'époque romaine ou à l'époque médiévale, un ouvrage en pierre permettait de franchir la Charance.

À hauteur de Saint-Sernin, le tracé antique semble avoir été repris par la N 94. Les deux itinéraires confondus remontaient la rive droite de la Durance jusqu'à Saint-Clément où ils passaient sur la rive gauche.

La *Via Domitia* a servi à faire la limite entre Risoul et Guillestre comme le font toujours la N 94 puis la D 86 à partir de la cote 883. Elle passait au pied du promontoire où un oppidum celtique permettait de contrôler le confluent du Guillestre et de la Durance. Sur son emplacement Vauban a fait construire la citadelle de Mont-Dauphin à la fin du XVII^e siècle.

La voie romaine qui est reprise là même par la N 94 tire tout droit



Vue générale de Briançon.
© Office de tourisme de Briançon

jusqu'à Saint-Crépin. A mi-distance entre Embrun et Briançon se trouvait l'étape de **Rama** mentionnée par la totalité des Itinéraires. La ville aurait été emportée au XIII^e siècle par une terrible crue de la Durance. Le village de La Roche-de-Rame est construit plus au nord sur une terrasse alluviale.

En continuant on arrive à L'Argentière où, au Moyen Age, une commanderie avait été installée par les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Selon un tracé tantôt confondu, tantôt parallèle avec la N 94, la Domitienne parvenait à **Brigantio/Briançon**. Cette station routière se trouvait idéalement implantée au voisinage immédiat des confluent de la Durance avec la Guisane, la Clarée et la Cerveyrette. Grâce à la vallée de la Guisane, *Brigantio* communiquait directement avec *Vigenna*/Vienne par *Stabatio*/Le Monétier-les-Bains,

Durotinco/Villar-d'Arène, *Catorisium* (au voisinage du Bourg-d'Oisans), *Cularo*/Grenoble et *Margiana*/Moirans, comme l'atteste la Table de Peutinger.

On doit surtout considérer Briançon comme une étape de pied de col. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle et jusqu'à la généralisation des routes à faible pente caractérisées par les lacets en corniche et les virages en épingle à cheveux, il était exclu de faire graver les cols alpestres ou pyrénéens par des chariots attelés, surtout à la saison des neiges et aux époques de mauvais temps.

On pratiquait donc ce que l'on appelait la rupture de charge. A la montée, en l'occurrence à Briançon (altitude : 1 321 mètres), certainement au relais muletier des Fontanils, on vidait les plateaux des véhicules à roues et on transférait les marchandises sur le dos des bêtes de somme. A la descente, dans notre cas

Briançon/Brigantio

L'oppidum était implanté sur la hauteur où est établie la ville contemporaine. A l'époque romaine, les familles se regroupèrent dans la plaine de Sainte-Catherine où l'on a découvert en 1983 un amphithéâtre de 95 mètres x 65 mètres, malheureusement réenseveli sous une ZAC. Des maisons romaines ont été également répertoriées au lieu-dit Champ de Mars.

Jugeant que la ville basse était trop exposée aux pillards, les habitants se réinstallèrent au haut Moyen Age sur le site d'oppidum, bien plus facile à défendre. Les murailles préexistantes ont été abattues lorsque Vauban entreprit, en 1700, de doter la forteresse de courtines et de bastions à l'épreuve de l'artillerie.

Deux incendies ayant ravagé en 1624 et 1692 une grande partie de la ville haute, le patrimoine médiéval a pratiquement disparu. L'église romane, dédiée à Notre-Dame et à saint Nicolas, qui était située à l'extérieur des murailles, a été rasée en 1690 pour éviter qu'elle ne devienne une position avancée d'éventuels assaillants.



à Cesana Torinese (altitude : 1 344 mètres), on pratiquait l'opération inverse et le fret était transbordé sur les chariots qui attendaient au bas du col sur le versant italien. Inversement pour le trafic arrivant de Turin, les mulets étaient chargés à Cesana et déchargés à Briançon.

Ces manutentions qui durèrent pendant près de 2 500 ans expliquent la richesse passée des deux villes jumelles où étaient hébergés les transporteurs d'autrefois.

La *Via Domitia* a été choisie comme *decumanus* lors de l'implantation de la ville gallo-romaine de *Brigantio*. Elle est pérennisée aujourd'hui par la rue en pente de la Grande-Gargouille. Il est très difficile de repérer le tracé de la

voie antique entre Briançon et le Mont-Genèvre. Avalanches, éboulements, et glissements de terrain ont fait disparaître la plupart des vestiges. De plus, les quelques sections éventuellement repérables risquent souvent de correspondre aux raccourcis empruntés par les caravanes muletières.

Le col du Mont-Genèvre paraît avoir été le passage le plus fréquenté entre la France et l'Italie depuis la protohistoire. Il avait reçu différents noms : *Summae Alpes* sur un des gobelets de Vicaire. Cette appellation est à rapprocher du *Summum Pyrenaeum*/Panissars entre la France et l'Ibérie. En fait, il s'agissait du point le plus bas (altitude : 1 854 mètres) pour franchir la chaîne des Alpes,

La rue de la Grande-Gargouille qui pérennise l'antique *decumanus*. Elle doit son nom au caniveau central par lequel s'écoule l'eau d'un béal en prise sur la Guisane.

© Office de Tourisme de Briançon

exception faite des cols de Brouis (980 mètres) et de Brays (995 mètres) dans l'arrière-pays niçois. Le Mont-Genèvre demeurait donc moins longtemps enneigé que les autres cols alpestres.

Gruentia et Durantium sur les autres gobelets. Nous sommes au voisinage des sources de la Durance et de la Doire Ripaire qui prennent naissance tout près de là sur le flanc du sommet des Anges. Selon le chroniqueur de l'abbaye de Novalaise dont les écrits sont datés de la première moitié du XI^e siècle, les eaux de la *Doria*/la Doire qui se dirigeaient vers l'Italie étaient toujours troubles. Par contre, la *Druentia*/Durance qui coulait vers les Gaules restait une rivière limpide et poissonneuse.

In Alpes Cottiae sur la Table de Peutinger. Nous nous trouvons dans le territoire à cheval sur les deux versants dont Cottius avait été roi puis préfet à la suite du *foedus*/accord passé avec Auguste.

Inde ascendis Matrona dans l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem.

Cette *Matrona* vers laquelle on montait était une déesse celte des fontaines. On la retrouve à Glanum à l'autre extrémité du trajet du Rhône aux Alpes. Son culte au Mont-Genèvre était certainement lié à la source de la Durance.

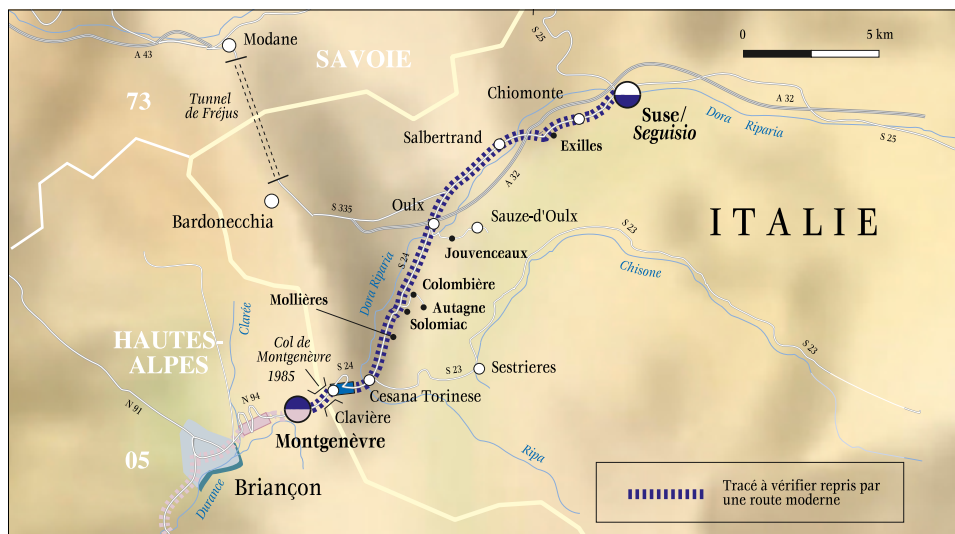
Le chroniqueur de Novalaise nous apprend qu'il existait encore au XI^e siècle sur le *Mons Geminum*, les vestiges d'un temple qui était dédié à *Janus* et qui était bâti en *quadris lapidibus*, en pierre de grand appareil. Les traditions d'accueil du *Summae Alpes* se perpétuèrent au Moyen Age avec un hospice pour les voyageurs et une chapelle dédiée à saint Gervais. Mont-Genèvre côté français et Clavière côté italien sont devenus aujourd'hui des centres touristiques, des stations de ski et des sites hôteliers appelés à connaître une fréquentation de plus en plus intense.

Le jour où les autoroutes s'y rejoindront, l'axe Gérone-Suse redeviendra l'itinéraire privilégié que représentait autrefois la *Via Domitia*.

Mont Genèvre : panneaux balisant les chemins de randonnée menant aux sources de la Durance et de la Doire Ripaire.

© Pierre-Albert Clément





De Mont-Genèvre à Suse

Avec un dénivelé de 510 mètres sur 7,4 kilomètres seulement, la section de Mont-Genèvre à Cesana Torinese, la voie antique que les Italiens appellent « *via delle Gallie* » présentait de fortes déclivités dans la haute vallée de la Doire Ripaire.

L'antique *Gaesona*, comme beaucoup de sites de rupture de charge, était bâtie au confluent de la rivière avec le torrent de la Ripa. À partir de là, les pentes s'adoucissent en aval et les gorges s'élargissent, ce qui facilitait l'utilisation des véhicules à roues. On arrive ainsi à l'étape d'*Ad Martes* (altitude : 1 121 mètres) qui s'était établie au confluent avec la Bardonnèchia auprès d'un *fanum* dédié à Mars. Au Moyen Âge, la ville a

reçu le nom d'Oulx qui témoigne de la longue appartenance du Val de Suse à la francophonie.

Au XII^e siècle, les Augustins avaient fondé à Oulx une prévôté dédiée à saint Pierre et saint Just. Les prieurés en étaient essaimés sur les deux versants des Alpes.

Huit milles en aval, la voie antique parvient à *Scingomagus*/Exilles. Cette station, non mentionnée par l'ensemble des Itinéraires, est connue grâce à Strabon (*Géographie*, IV, 1,3) qui écrit qu'elle marque la frontière entre l'Italie et la Celtique. Cette information est prouvée par le suffixe *magus* qui laisse supposer qu'il se tenait là des foires de confins.

La guirlande des toponymes : Salbertrand, Mollières, Colombière, Solomiac, Jouvenceaux, Sauze témoigne de la longue appartenance du Val de Suse à la francophonie.



Ci-dessus

L'arc d'Auguste sous lequel passait la voie domitienne.

© Pierre-Albert Clément

Ci-dessus à droite

Détail de l'entablement.

© Pierre-Albert Clément

L'arc d'Auguste est également incontournable dans le domaine de l'épigraphie. Il porte le nom des quatorze peuples alpins qui se sont fédérés avec Rome, soit six du côté italien et huit du côté français.

Dans cette liste figurent les *Ucenii* du bassin de la Romanche (Oisans), les *Caturigii* du bassin de la haute Durance (région d'Embrun), les *Quariates* du bassin du Guil (Queyras), les *Edenates* du bassin de Seynes-les-Alpes et les *Vesubiani* du bassin de la Vésubie.

Pôle religieux, Suse possède comme Gérone, Béziers ou Arles un remarquable patrimoine roman. Derrière la porte de Savoie se dresse le clocher de la cathédrale Saint-Just dont les quatre niveaux sont ajourés de baies de plus en plus grandes au fur et à mesure que l'on se rapproche de

la flèche gothique. Plus ancien, le campanile de l'église de Sainte-Marie-Majeure paraît avoir servi de modèle au maître d'œuvre de la cathédrale. Le premier niveau est aveugle, le deuxième percé d'une ouverture simple, le troisième de doubles arcades, le quatrième de triples arcades plus hautes et le cinquième de triples arcades encore plus hautes. Une corniche moulurée et un feston de petits arcs aveugles courent à la hauteur de chaque séparation des étages.

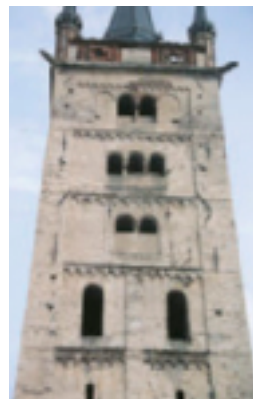
Les bas-reliefs et les inscriptions funéraires retrouvés dans le secteur ont été rassemblés au *Museo Civico*. Cette dernière étape met particulièrement en évidence le rapprochement des cultures induit par l'axe de communication privilégié que la *Via Domitia* a représenté depuis l'Antiquité jusqu'à la fin du Moyen Âge.

Du côté italien, le segment Suse-Turin long de L milles (72 kilomètres) canalisait le trafic en provenance des deux plus grandes voies romaines de la péninsule : d'une part l'itinéraire qui reliait Turin à Gênes, Pise et Rome (*Via Aurelia*) et d'autre part l'itinéraire de référence qui reliait Turin à Plaisance où divergeaient la *Via Postumia* allant à Vérone, Vicence et Aquilée et la *Via Aemilia* allant à Parme, Bologne et Rimini.

L'axe de traversée des Alpes par Suse et le Mont-Genèvre présentait une importance primordiale pour les Romains. Dans le traité d'alliance

passé vers 13 av. J.-C. entre Auguste et le roi Cottius, il était stipulé que ce dernier devrait financer des détachements armés qui protégeraient les usagers des attaques des brigands et qu'il devrait aussi faire entretenir, grâce à des corvées, la section de route allant d'*Eburodunum* à *Ocelum*/Chiusa, ville située à mi-chemin entre Suse et Turin.

Les travaux routiers gigantesques entrepris, deux mille ans après, dans la vallée supérieure de la Doire Ripaire, témoignent de l'actualité de cette liaison bimillénaire entre les deux sœurs latines, la France et l'Italie.



Suse, clocher roman de la cathédrale Saint-Just.
© Pierre-Albert Clément

L'autel à sacrifices de Suse

A une cinquantaine de mètres de l'arc d'Auguste, au sommet de l'acropole où était implanté l'oppidum préromain, on découvre le site le plus ésotérique de l'ancienne capitale des Alpes Cottiennes, la roccelle Coppelle, la roche aux Cupules. Cette table est creusée de petits bassins appelés, en France, les « écuellles des fées » et reliés entre eux par des rigoles.

Un autel de ce type existe aussi à Panoias au Portugal. Des inscriptions latines retrouvées sur le lieu même nous y donnent l'explication de sa fonction. Il s'agit de la pratique d'un culte chtonien, un culte de la terre survivant encore chez les Celtes. Un canal collecteur conduisait au pied de la roche le sang des victimes humaines immolées à la divinité.

A Suse, l'aspect mythique est confirmé par la proximité d'un bosquet de micocouliers, l'arbre sacré que les Italiens surnomment le *caccia diavolo*, l'arbre qui chasse le diable.

En France, dans le département du Gard, deux tables à sacrifices semblables ont été reconnues, l'une sur le site antique du Dugas à Saint-Ambroix, l'autre sur l'oppidum de Saint-Germain de Montaigu à Alès.



Suse, la roccelle Coppelle, ancienne table à sacrifices.

© Pierre-Albert Clément



Micocouliers aux abords de la roche aux Cupules. © Pierre-Albert Clément

Éditions **OUEST-FRANCE**
Rennes

Éditeur : Hervé Chirault

Coordination éditoriale : Isabelle Rousseau

Conception et mise en page : Studio graphique des Éditions Ouest-France

Cartographie : Patrick Mérienne

Photogravure : Micro Lynx, Rennes (35)

Impression : SEPEC, Péronnas (01)

© 2021, Éditions Ouest-France - Édilarge S.A., Rennes

ISBN : 978-2-7373-8488-2

N° d'éditeur : 10583.01.1,5.04.21

Dépôt légal : avril 2021

Imprimé en France

editions.ouest-france.fr